

RECETTES.

Huitres crues.—Il est peu d'aliments d'une digestion plus facile que l'huitre crue ; elle convient aux estomacs les plus faibles, elle est nourrissante et apéritive. On la mange le plus ordinairement crue, avec pincée de poivre, mignonnette et jus de citron. On les sert ouvertes sur un plat rond ; il est de bonne précaution de ne point retirer la coquille de dessus après avoir ouvert l'huitre ; c'est un moyen de les conserver plus fraîches.

Huitres à la poulette.—Prenez des huitres qui se vendent sans coquilles ; faites-les blanchir, retirez-les dans de l'eau fraîche, égouttez-les bien ; mettez dans une casserole un morceau de beurre manié avec de la farine, champignons et persil hachés ; faites-les revenir ; mouillez-les avec du bouillon, et faites bouillir cette sauce ; quand elle sera suffisamment réduite, mettez-y vos huitres ; assaisonnez-les de sel et gros poivre, et les laissez cuire : un moment avant de les dresser, vous y mettez du jus de citron ou du moins un petit filet de vinaigre.

Huitres en ragoût.—Faites-les blanchir comme les précédentes ; égouttez-les sur un tamis ; ensuite mettez du velouté dans une casserole, faites-le chauffer ; assaisonnez-le convenablement, et jetez-y vos huitres avec quelques anchois hachés. Ne les laissez point bouillir, et servez les sous des poulets, poulardes, oiseaux de rivière ou autres viandes convenables.

Haricot de mouton.—Coupez une épaule de mouton par morceaux ; mettez dans une casserole un morceau de beurre avec votre mouton, que vous ferez revenir sur un feu vif ; lorsqu'il aura pris une belle couleur dorée, retirez et égouttez ; tournez des navets en petits bâtons, passez-les dans la graisse de votre mouton, et faites-les prendre une belle couleur ; retirez et égouttez-les ; faites un roux, repassez votre mouton dans ce roux, mouillez avec du bouillon : mettez-y sel, poivre, bouquet garni, oignons, clou de girofle, laurier, et jetez vos navets dedans. Votre mouton aux trois quarts cuit, dégraissez-le et faites-le mijoter jusqu'à parfaite cuisson ; si la sauce est trop longue, faites-en réduire une partie au degré convenable ; après cette opération, dressez votre haricot, masquez-le avec vos navets et servez.

On fait aussi le haricot avec des carottes ou des pommes de terre en place de navets, ou même avec ces trois légumes réunis.

L'huile de ricin, vulgairement appelée de *castor* a servi, depuis quelques années, en Amérique, à des usages qui sortent un peu de la spécialité à laquelle on l'applique généralement dans nos pharmacies.

Il paraît que, pour la préparation des cuirs et le graissage des machines, l'huile de ricin est quelque chose d'excellent, et comme ce nouveau débouché représente une consommation assez considérable, il s'est constitué immédiatement une industrie importante pour la fabrication en grand de cet intéressant produit. Le principal centre de cette industrie est Saint-Louis, dans l'Etat de Missouri. Une seule maison de cette ville en vendit une année 200,000 quintaux à 53 centimes la livre.

L'huile de ricin pour les usages industriels n'est pas, du reste, fabriquée à froid, comme celle qu'on trouve dans les pharmacies et à laquelle on cherche à ne pas donner une saveur plus nauséabonde que nature. Pour les cuirs et les machines, on prend moins de précautions, et l'on emploie l'action de la chaleur, ainsi que la pression des graines. Les îles Bahama, qui se prêtent très-bien à la culture du ricin, vont probablement organiser la fabrication sur une très-grande échelle de cette huile excellente, qu'on avait à tort un peu négligée jusqu'ici au point de vue industriel.

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

Le titre de prince de Galles, que porte le fils aîné du roi d'Angleterre, héritier présomptif de la couronne, est fort ancien ; il fut donné pour la première fois par Edouard Ier à son fils aîné, d'une manière assez singulière. Ce prince faisait la guerre aux Gallois, qui ne pouvaient supporter le joug des Anglais : il s'avisa, pour les soumettre, de leur proposer un accommodement. Il leur demanda s'ils voulaient s'assujettir à un prince de leur nation dont la vie était sans reproche, et qui ne savait pas un mot d'Anglais. Les Gallois ayant déclaré qu'ils l'acceptaient, le roi leur présente son fils, que la reine venait de mettre au monde dans un château du pays de Galles, et qui n'avait, par conséquent, que quelques jours. Le peuple ne se fâcha point de cette ruse et lui prêta sur-le-champ serment de fidélité.

Un homme vénérable, après avoir joué un grand rôle dans Paris, y logeait dans un sombre réduit, victime du malheur, et si pauvre, qu'il ne vivait que des charités de la paroisse. On lui donnait chaque semaine la quantité de pain nécessaire pour sa subsistance ; il en fit solliciter davantage. Le pasteur lui écrivit pour le prier de passer chez lui ; il arrive. Le curé s'informe s'il vit seul. Et avec qui, Monsieur, réplique-t-il, voulez-vous que je vive ? Je suis dénué de secours, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, et tout le monde m'a délaissé, tout le monde !—Mais Monsieur, ajoute le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de nourriture que ce qui vous est indispensable ? Le pauvre semble embarrassé, il convient avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas continuer, il lui fait remarquer qu'il n'est que le dispensateur du pain des indigents, et que l'honnêteté demande nécessairement qu'il se dé fasse de son chien. "Eh ! Monsieur, s'écrie en sanglotant l'infortuné, si je m'en sépare, qui est-ce qui m'aimera ? Lui seul m'est resté fidèle. Le pasteur, ému jusqu'aux larmes, tire sa bourse et la lui remet en disant : Prenez, Monsieur, ceci est à moi : les pauvres n'en souffriront pas.

Nous avons lu dans le *Périjord* :

"On raconte un fait assez singulier, qui, si l'on en croit le bruit public, se serait passé ces jours derniers près d'une petite ville du département. Deux gendarmes, enveloppés dans leur manteau à cause du froid, cheminaient dans l'obscurité tout le long d'une route, à la recherche des voitures sans lumière. Tout à coup, le plus avancé se trouve face à face avec un individu, qui, méconnaissant l'uniforme et croyant avoir affaire à un voyageur isolé, le saisit par le collet, et lui demande la bourse ou la vie. Il s'adressait mal ; le militaire était d'une grande force et eut bientôt maîtrisé le voleur qui venait ainsi se livrer inconsidérément à la maréchaussée. Au bruit de la lutte, l'autre gendarme accourt ; on garrotte notre homme, on le fouille et on le trouve porteur de pistolets chargés. Il va sans dire qu'à l'heure qu'il est, il n'a pas à craindre de prendre un rhume de cerveau en se promenant au serein sur le bord des grandes routes."

Un voleur arrêtant un gendarme ! Si l'histoire est vraie, elle est jolie. Si elle n'est pas vraie, elle est bien trouvée, n'est-ce pas ?

De jeunes officiers français se trouvant dans une petite ville d'Allemagne, l'un d'eux proposa à ses camarades d'aller prendre du punch dans une auberge dont, disait-il, il connaissait le maître. Vous allez voir un singulier corps ; je lui dirai les plus grosses sottises sans qu'il se fâche.

On le suit.

"Du punch ! dit-il en entrant.

—Ia, Mein Herr.

—Eh bien ! mon cher Heilmann, es-tu toujours aussi bête qu'autrefois !

—Ia, Mein Herr.

—Tous ces enfants-là sont-ils à toi ?

—Ia, Mein Herr.

—Ils sont laids comme des chenilles et paraissent sots comme des paniers.

—Ia, Mein Herr.

—Grosse bête.

—Ia, Mein Herr."

Et tous les officiers de pouffer de rire à toutes ces interpellations. Quand il fut question de payer, notre plaisant tire de sa poche une pièce de quarante francs.

"Tiens, rends-moi trente-cinq francs.

—Ia, Mein Herr.

Et cependant l'hôte avait renfermé la pièce dans son comptoir et ne rendait rien.

—Mais, butor, tu ne comprends donc pas qu'il y a cinq francs de punch, et que tu me dois rendre trente-cinq francs ?

—Non, Monsieur, il n'y a rien à rendre, dit enfin l'hôte d'un ton grave et sérieux : cinq francs de punch et trente-cinq francs pour les impertinences que vous débitez depuis un quart d'heure, cela fait le compte tout juste."

Tous les officiers de rire. Vous avez raison, monsieur Heilmann, dit le plaisant un peu honteux, la leçon est bonne : elle n'est pas même payée trop cher. Depuis ce temps, l'officier ne trouva plus son Mein Herr aussi bête.

Dans une de ces visites que le grand Frédéric faisait *incognito* à ses soldats, il lui arriva un soir d'en rencontrer un qui paraissait avoir levé le coude un peu trop souvent, car il n'était pas solide sur ses jambes. Il l'aborde d'un air familier, et lui demande, par forme de conversation, comment, avec sa modique paye, il se trouve en état de faire des libations aussi copieuses. Pour moi, camarade, ajouta-t-il, je suis à la même paye que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne ; de grâce, apprenez-moi comment vous faites.

"Vous m'avez l'air d'un bon diable, répond le soldat en lui serrant la main, pourquoi vous le cacherais-je ? Aujourd'hui, par exemple, je viens de régaler une ancienne connaissance ; il serait dur, n'est-ce pas vrai, que de temps en temps on n'eût pas la satisfaction de trinquer avec un ami ? Or, en pareille circonstance, la paye d'un jour ne nous mènerait pas loin. J'ai donc été forcé de recourir au vieil expédient.—Quel est-il donc, ce vieil expédient ?—Il est tout simple ; le voici : je mets en gage ceux de mes effets dont je puis me passer quelques jours, ensuite un peu d'abstinence ramène de quoi les racheter. Ce matin, j'ai fait ressource avec la lame de mon sabre ; on ne nous assembla pas avant une semaine, ainsi je n'en aurai pas besoin." Frédéric eut soin de bien remarquer son homme, puis il le remercia du conseil et lui souhaita le bonsoir.

Le lendemain, les troupes reçurent, à l'improviste, un ordre de s'assembler ; le roi les passa en revue, et, venant à reconnaître son camarade de la veille, il le fit sortir des rangs avec le soldat qui était à sa droite, en leur recommandant de se dépouiller. Maintenant, dit-il à celui qu'il voulait surprendre, tirez votre épée et coupez la tête à ce misérable.

Le soldat veut s'excuser, il supplie le roi de ne pas le condamner à gémir toute sa vie d'avoir fait mourir un honnête homme, avec qui il sert depuis quinze ans. Le roi demeure inflexible. Eh bien ! Sire, dit le soldat, puisque rien ne peut vous fléchir, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur, et de changer mon sabre en un sabre de bois. Il prononça ces mots avec une dévotion affectée, et feignit la plus grande surprise, lorsque, ayant tiré son sabre, il vit son souhait accompli.

Le monarque admira son adresse, et, non content de lui pardonner, lui glissa dans la main de quoi retirer son sabre mis en gage.